

Luc Benoist

SIGNES, SYMBOLES ET MYTHES

*Douzième édition revue
69^e mille*

*Que
sais-je?*

À lire également en *Que sais-je ?*

COLLECTION FONDÉE PAR PAUL ANGOULVENT

Jean-Jacques Wunenburger, *L'Imaginaire*, n° 649.

Antoine Faivre, *L'Ésotérisme*, n° 1031.

Frédéric Monneyron, Joël Thomas, *Mythes et littérature*, n° 3645.

Michel Feuillet, *Lexique des symboles chrétiens*, n° 3697.

Roger Dachez, Alain Bauer, *Lexique des symboles maçonniques*,
n° 3979.

Sonia Darthou, *Lexique des symboles de la mythologie grecque*, n° 4060.

ISBN 978-2-7154-3802-6

ISSN 0768-0066

Dépôt légal – 1^{re} édition : 1975

12^e édition revue : 2026, février

© Que sais-je ?/Presses Universitaires de France, 2026
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Introduction

D'après l'idée que l'on s'en fait communément la notion de symbole se trouverait reléguée dans un solennel empyrée où viendraient rarement la visiter quelques curieux d'art médiéval ou de poésie malarméeenne. Il y a là une singulière méprise. Car tout homme utilise journellement le symbolisme sans le savoir, à la façon dont M. Jourdain parlait en prose, puisque tout mot est un symbole. Comme le disait Aristote, *le mot chien ne mord pas*¹. Il n'y a donc pas là un domaine réservé ou occasionnel, mais une pratique quotidienne où le rôle du symbolisme consiste à exprimer n'importe quelle idée d'une façon qui soit accessible à tout le monde.

Étymologiquement le mot symbole vient du grec *sumballein* qui signifie lier ensemble. Un *symbolon* était à l'origine un signe de reconnaissance, un objet coupé en deux moitiés dont le rapprochement permettait aux porteurs de chaque partie de se reconnaître comme frères et de s'accueillir comme tels sans s'être jamais vus auparavant.

Or dans l'ordre des idées un symbole est également un élément de liaison riche de médiation et d'analogie. Il unit les contradictoires et réduit les oppositions. On ne peut rien comprendre, ni rien communiquer sans sa participation. La logique en dépend puisqu'elle fait appel

1. Bien qu'à la limite le mot *chien* s'identifie symboliquement à la morsure. Si le transfert ne s'effectue pas, ce que semble supposer Aristote, il n'y a plus de symbole. *Cave canem !*

au concept d'équivalence et la mathématique elle-même avec ses chiffres ne s'exprime qu'en symboles.

La vie surtout est la source la plus féconde de ces procédés et sa plus antique utilisatrice. Elle les manifestait en même temps que l'homme primitif émettait le premier mot articulé. C'est pourquoi un symbolisme vital et organique exprimera toujours mieux qu'un autre les vérités d'ordre spirituel, comme en témoignent les paraboles évangéliques. C'est pourquoi aussi la biologie d'aujourd'hui avec ses nouvelles sciences du vivant, qui se multiplient en disciplines dérivées, est en passe de remplacer dans leur ancienne primauté aussi bien une mathématique trop inhumaine qu'une philosophie trop littéraire, plus attachée à un illusionnisme verbal qu'aux choses concrètes.

S'il existe beaucoup de livres qui traitent de ce grand sujet, c'est, nous semble-t-il, d'une façon particulière et dans un champ limité, même lorsqu'il s'agit d'ouvrages de vulgarisation. Aucun d'eux n'explique les raisons logiques du symbolisme. Les dictionnaires ne font qu'un recensement des mots et les études spécialisées ne s'aventurent pas dans le domaine de leur genèse. Ce sont de simples constats et non des exégèses que l'on serait en droit d'attendre.

C'est pourquoi il nous a semblé utile de suivre les mutations des signes depuis leur apparition jusqu'à leur lointaine métamorphose, notamment dans le domaine des rites et des mythes, afin de bien montrer leur liaison fonctionnelle. Les mythes sont le langage imagé des principes. Freud les appelle des complexes, Jung des archétypes et Platon les appelait des idées. Ils expliquent l'origine d'une institution, d'une coutume, la logique d'une aventure, l'économie d'une rencontre. Ce sont, disait Goethe, les rapports permanents de la vie.

Nous tenons surtout à préciser que dans la suite de notre développement nous resterons toujours au niveau le plus élémentaire, le plus primitif, le plus quotidien, sans nous aventurer au cœur des spéculations de la sémantique structurale ou de la mathématique des classes, que nous avons cependant utilisées. Nous nous sommes toujours maintenu au niveau de l'expérience, car nous ne croyons pas que l'homme puisse jamais s'exprimer plus haut que sa main¹.

1. Un essai publié en 1930 sous le titre *La Cuisine des anges* était une première approximation de la présente étude. Il avait à ce moment obtenu un prix de la *Revue universelle*. Mais sa forme trop lyrique avait nui à la rigueur de son exposé.

CHAPITRE PREMIER

Les signes et la théorie du geste

La pensée humaine est conforme à la théorie
des groupes.

A. Eddington.

I. – De la sensation à la connaissance

Pour garantir sa sécurité ou plus simplement pour survivre l'homme des origines, comme tout primate, était obligé de prêter à chaque instant la plus grande attention aux signes que lui transmettaient par leur seule présence les êtres et les choses qui l'entouraient. C'est d'ailleurs une nécessité toujours actuelle bien qu'amenuisée illusoirement par la civilisation. Aujourd'hui comme hier nous sommes contraints d'exercer une surveillance continue, et la plupart du temps subconsciente, sur notre ambiance quotidienne, par exemple sur la nourriture, le climat, la circulation, les multiples rencontres de hasard dont notre expérience est fort loin d'évaluer toutes les éventualités. Dès l'origine la vie de l'homme dépendait donc de sa fonction de connaissance, si l'on peut appliquer ce terme ambitieux à une attention aussi élémentaire.

Or aujourd'hui comme hier la portée des messages qui nous parviennent de l'ambiance est différente suivant l'organe récepteur. Les trois sens les plus concrets, le tact, le goût, l'odorat, collent pour ainsi dire à leur objet

qui est généralement très proche. Avec eux il semble que notre connaissance coïncide avec notre sensation. Cependant il nous est souvent difficile de leur attribuer une spécificité précise. Le tact est aveugle, polyvalent et peu sélectif. Il mêle diverses notions relatives aux objets touchés, leur forme, leur poids, leur chaleur, leur résistance, leur texture. Au contraire, si nous essayons de qualifier les saveurs que le goût nous révèle, l'originalité de chacune est si exclusive, si éloignée de toute comparaison qui pourrait nous permettre de les attacher à des normes repérables ou simplement voisines, que l'on s'est résigné à les répartir grossièrement en quatre groupes, l'amer, l'acide, le salé et le sucré, auxquels la Chine ajoute l'âcre. Quant aux senteurs humées par l'odorat dont nous sommes loin d'utiliser le système de détection comme nos frères mammifères, elles sont subjectivement réparties par nous en deux groupes élémentaires, les agréables et les repoussantes, alors que si l'on se réfère aux capacités de nos amis les chiens et les chats les mille odeurs du monde sont aussi individualisées pour eux que pour nous les visages de nos amis.

Deux autres sens plus intellectuels, l'ouïe et la vue, nous renseignent sur des sources d'information en général hors de notre portée. Du parfum d'une fleur au bruit d'une cloche et à l'éclat d'une étoile la source s'en éloigne de plus en plus, d'autant que pour l'étoile sa clarté rétrospective date peut-être de milliers d'années-lumière. Sans doute la puissance de la vue compense son caractère conjectural. Mais si l'œil peut percevoir la lueur d'une bougie à la distance de dix-sept kilomètres il ne nous permet pas de certifier qu'il s'agit bien là d'une bougie.

En ce qui concerne l'ouïe la zone de bruits audibles par l'oreille se limite à dix ou onze octaves et il faut être un musicien consommé pour identifier, au quart de ton, la note émise par un bruit entendu. Renseignement

qui ne pourra d'ailleurs être compris que par un autre musicien aussi doué.

Cette imprécision subjective de nos sens dérive du fait qu'ils proviennent tous de la peau et du toucher qu'Épicure considérait déjà comme le sens fondamental. Nos autres sens s'en sont détachés par une spécification de l'ectoderme embryonnaire et ils gardent de leur modeste origine beaucoup de leur superficialité. D'autant plus que les messages des cellules sensorielles que nous venons d'énumérer doivent traverser pour être assimilés par nous de multiples centres nerveux, moelle, hypophyse, hypothalamus, corps strié, cortex, qui ont pour rôle de faire la synthèse de ces messages et de les communiquer aux fonctions motrices qui les transforment en actes, volontaires ou non, permettant leur interprétation rationnelle.

Il y a longtemps que Leibniz, citant le fameux adage scolastique suivant lequel *il n'y a rien dans l'intellect qui ne soit d'abord dans les sens*, lui ajoutait ce correctif capital : *si ce n'est l'intellect lui-même*, qui rétablissait au premier rang de notre appréhension des signes l'activité de notre pensée. Pline l'avait dit : « C'est au moyen de l'esprit que l'on voit. »

La psychologie contemporaine appelle « projection » l'interprétation que notre intellect fait subir à chaque signe perçu, qui sans cette traduction nous resterait incompréhensible. Alberti en son temps avait reconnu le fait chez l'artiste. Chaque nouveau message est intercepté par une grille de repères strictement personnels. Il semble d'ailleurs que pour qualifier cette opération le terme « surimpression », que le cinéma nous a rendu familier, serait plus évocateur que le mot « projection ». Il nous ferait mieux comprendre la nature rétroactive de ce palimpseste d'images qui fait revivre sous toute

perception nouvelle une sensation ancienne instinctivement réapparue.

En résumé, rien ne peut être compris par nous qui n'évoque pas un de nos souvenirs. Nous ne pouvons rien admettre avant de pouvoir le rapprocher d'un précédent conservé dans notre mémoire. Les penseurs de tous les temps l'ont inlassablement répété. « Notre connaissance dépend d'une réminiscence », dit Platon. « Le mot douleur ne commence à signifier quelque chose qu'au moment où il rappelle à notre mémoire une sensation que nous avons éprouvée », dit Diderot. « On ne voit que ce que l'on connaît », dit Goethe. « Nous ne pouvons admettre l'existence d'une chose si nous ne pouvons pas lui donner une signification », dit Cassirer. Cette coïncidence de deux expériences éloignées Proust, après tant d'autres, l'a redécouverte mais en élargissant son champ d'application jusqu'à confondre deux ambiances géographiques et sentimentales, deux moments et deux lieux de sa vie, que firent resurgir la saveur de la madeleine de Combray et le contact des pavés inégaux de Saint-Marc.

Toute sensation fait ainsi remonter à la surface de la conscience un schème mental oublié, un signe correspondant à une impression déjà éprouvée. Ce qui permet de classer ce signe dans un ensemble « thématique » de la mémoire et par conséquent de le reconnaître et de l'accepter. Gombrich a qualifié cette opération d'un mot : « Déchiffrer un message c'est percevoir une forme symbolique. »

II. – Du geste au signe

L'homme des origines que nous avons surpris au début de cette étude en train de veiller sur les dangers